



COMME CHIENS & CHATS

NOUVELLES



sous la direction de **Florence Meney**

Michel Jean Alain Labonté Samuel Larochelle
Johanne Seymour Marie Josée Turgeon

STANKÉ

COMME CHIENS & CHATS

sous la direction de **Florence Meney**

Michel Jean Alain Labonté Samuel Larochelle
Johanne Seymour Marie Josée Turgeon

STANKE

Une société de Québecor Média

SOMMAIRE

<i>Préface</i> , Florence Meney	9
<i>Le djihad félin du Petit Champlain</i> , Samuel Larochelle	11
<i>Noir</i> , Michel Jean	39
<i>Un goût de gâteau au chocolat</i> , Marie Josée Turgeon	65
<i>Friture louisianaise</i> , Florence Meney	93
<i>Comme un raisin sec</i> , Johanne Seymour	131
<i>Des anges minous</i> , Alain Labonté	149
<i>Postface</i> , Florence Meney	173

PRÉFACE

Comme chiens et chats :
une passion qui nous encre

La créativité humaine, il me semble, est intimement liée au fait de savoir vivre en harmonie avec la nature et toutes ses créatures. La présence animale est dans mon cas presque aussi essentielle à l'équilibre que l'air l'est à la vie et joue un rôle fondamental dans ma capacité de coucher des lignes sur papier, ou plus précisément sur écran de PC. Longtemps je me suis sentie comme une bibitte étrange parce que je ne pouvais concevoir une vie sans chien ou chat. Puis, à force de fréquenter des auteurs et des salons du livre, à force d'échanger et de relever les statuts et photos sur Facebook, où pullulaient des chatons tous plus mignons les uns que les autres et des chiots au regard tendre, il m'est apparu que cette façon de voir, cette façon de vivre, disons plutôt, est également celle de nombre d'écrivains qui choisissent de peupler leur quotidien de compagnons à poil.

C'est de ce constat et de l'envie de partager ma passion et celle d'une poignée de mes amis auteurs

qu'est né ce projet de recueil de nouvelles intitulé *Comme chiens et chats*. À ma grande joie, l'idée a emballé mon éditrice Johanne Guay, du Groupe Librex, avec qui j'avais eu beaucoup de plaisir à travailler sur un premier projet (*Pourquoi cours-tu comme ça?*). Cette fois, cinq auteurs, en plus de moi-même, ont accepté de se prêter au jeu de créer une nouvelle de fiction en plaçant qui le chat, qui le chien au cœur de leur prose. Cet exercice très libre et purement ludique visait avant tout à combiner deux passions vivantes chez les participants : celle de l'écriture et celle des animaux. Il était primordial pour moi d'imposer le moins de contraintes possible dans l'écriture à mes compagnons d'aventure, afin que leur créativité puisse se déchaîner. Et mon Dieu que je n'ai pas été déçue ! Que ce soit l'univers sombre de Michel Jean ou celui, nostalgique de l'enfance, de Marie Josée Turgeon, ou encore la folie douce de Samuel Larochelle et la force d'introspection de Johanne Seymour, sans oublier la délicatesse sensible d'Alain Labonté, tous ont produit une nouvelle de grande qualité, concentré de leur talent.

C'est ainsi que je vous présente cette collection de récits, qui sont, vous le verrez, très différents les uns des autres et tous fort originaux.

Bonne lecture !

Florence Meney

LE DJIHAD FÉLIN DU PETIT CHAMPLAIN

Ma défunte mère, jamais à court de conseils aussi pertinents que futiles, m'a un jour suggéré de ne jamais m'approcher des hommes qui n'aimaient pas les animaux, preuve selon elle d'un gène manquant pour éprouver de l'empathie. Je n'ai jamais su à quel point je pouvais me fier à sa théorie, mais si elle était encore de ce monde, je lui ferais certainement part de la mienne : n'acceptez jamais – sous aucun prétexte ! – un rendez-vous galant avec un propriétaire d'animaux si vous souffrez d'allergies. Vous risqueriez d'y laisser une partie de votre amour-propre et de votre foi en l'autre (insérez ici une musique dramatique).

Je ne sais pas ce qui m'a poussée à accepter son invitation.

Je ne pouvais probablement pas me résoudre à inventer une nouvelle raison pour répondre à la question la plus souvent posée à une femme de trente-deux ans, esthétiquement regardable,

éduquée, joviale, dotée d'un sens de l'humour au coefficient de réussite relativement élevé et n'ayant reçu aucun diagnostic de problème de santé mentale au cours des cinq dernières années : « Pourquoi t'es encore célibataire ? »

Gros, gros soupir.

L'interrogation venait avec une variété d'options : visage d'effroi, œil scrutateur, main sur l'épaule, sourire de compassion. Comme si mon indépendance était un prix à payer, plutôt qu'un objet à chérir.

Voyez-vous, bien que j'use parfois de mon imagination pour inventer quelques mensonges pieux, je ne fais pas partie de celles qui frôlent la crise existentielle dès qu'elles passent plus de six mois célibataires. J'ai assez peu en commun avec les héroïnes de comédies romantiques. Je ne ressens pas le besoin de noyer ma solitude dans l'alcool (j'ai amplement de bonnes raisons pour me verser un petit verre). La situation matrimoniale de mes amies n'est que l'un des nombreux sujets qui peuplent nos conversations depuis que nous avons choisi de ne pas résumer notre existence à la recherche d'un homme assez doué en travaux manuels pour que cesse le bruit infernal de notre horloge biologique, comme celles que nous surnommons affectueusement « les chasseuses de pénis ». Je n'imagine pas mourir à quatre-vingt-trois ans, socialement recluse et passionnée par

mes enregistrements de *Virginie*. Je ne comble pas un manque d'affection en enchaînant les prétendants au même rythme que j'achète de nouveaux vêtements (en tant que styliste personnelle, la fréquence de mes achats ferait de moi la pire traînée de Montréal!). Je ne fais pas non plus partie d'un groupe Facebook où les femmes s'encouragent à croire que les hommes sont tous des salauds, en partageant une fois par semaine un article sur les signes à surveiller pour éviter les pervers narcissiques... Je crois plutôt être de celles qui refusent que l'adjectif « pathétique » accompagne leur célibat et qui assument pleinement l'étiquette de « fille difficile ».

Allez donc savoir pourquoi j'ai donné mon adresse à cet homme rencontré sur Tinder, alors qu'il avait trois caractéristiques susceptibles de me repousser instantanément : il fume, il vit à deux cent soixante-quinze kilomètres de chez moi et il possède deux créatures capables de mettre à néant tout mon capital de séduction et toute mon énergie : des chats.

Peut-être ai-je senti mes ovaires remuer en découvrant son allure : une barbe savamment entretenue, des cheveux en broussaille, des tatouages sur l'avant-bras droit et l'omoplate gauche, qui lui conféraient des airs de chat de ruelle apprivoisé, un regard profond et masculin, ainsi qu'un sourire d'une candeur irrésistible. Après dix secondes à observer les photos de son profil, j'ai *swipé* à

droite en espérant qu'il ferait de même, afin que le système nous permette de discuter. Comme j'avais téléchargé l'application sur mon cellulaire plus tôt en matinée et que mes expériences passées m'avaient appris que les vingt-quatre premières heures étaient généralement les plus prometteuses – résultat d'un alignement karmique et d'un effet de « viande fraîche » incontestablement attirant –, mon petit doigt me disait qu'un être bien spécial allait être placé sur ma route.

Au bout d'une semaine de textos suffisamment emballants pour que nous nous avertissions de faire attention aux attentes qui pourraient ruiner l'aspect « moment présent *and stuff* » de notre première rencontre, il a consacré cent cinquante minutes de sa vie à rouler sur la 20 et à se stationner en parallèle devant chez moi.

Ouf.

J'analysais son allure en mettant à profit ma technique de *doigtage* de rideaux (héritée de ma grand-mère fouineuse) afin de voir sans être vue : Nicolas, de son petit nom, franchissait la distance qui le séparait de ma porte avec une élégance confiante jusqu'à ce qu'un mauvais pas sur une plaque de glace fasse valser ses bras dans les airs. Sain et sauf, il s'est regardé le profil dans la fenêtre de mon voisin, en laissant échapper un rire de nervosité, sans pour autant replacer le savant désordre qui lui servait de coiffure.

J'ai craqué.

Un instant plus tard, ma sonnette a fait vibrer l'amas de fébrilité qui enveloppait ma cage thoracique. Habillée d'une longue robe bleu marine ajustée, qui ne révélait rien d'autre que la peau de mon cou et de mes chevilles (façon subtile de le titiller sans lui donner l'impression que j'étais un bar *open*), j'ai ouvert la porte avec une fausse désinvolture. Si je n'avais pas été si occupée à décrypter le léger flottement dont il a profité pour prendre une inspiration à peine perceptible, j'aurais certainement moins bafouillé quand il a brisé la glace :

— C'est joli chez vous, dit-il sans me quitter des yeux.

— Ah! Ben... me... merci!

Avis au Cercle des femmes fortes et fières: ne me rejetez pas si rapidement de votre *team* de tricotage urbain tissé serré. Même si je bafouille à l'occasion, je gagne à être connue.

— Bonsoir, ajouta-t-il doucement.

J'étais fascinée par ses iris vert forêt.

— Bonsoir, dis-je en m'avançant pour lui faire la bise. La route n'était pas trop pénible?

Ses lèvres peu charnues, mais non moins attirantes, ont formé un sourire gêné.

— Un de mes chums m'a suggéré de te lancer, *drette* en arrivant: «Ça fait du bien de voir une belle femme, après deux heures et demie sur l'autoroute.» Mais j'ai pensé que c'était trop facile

de bien paraître comparé à de l'asphalte, pis que tu méritais mieux qu'un compliment boiteux pour décrire l'effet que tu me fais.

— J'admire ta capacité à choisir les meilleures tactiques de *cruise*, répondis-je en éclatant de rire.

J'accordais peu d'attention aux teintes de rose qui s'installaient sur mon cou, l'esprit trop plein de pensées pour la couleur de robe que je porterais à notre mariage.

Avis au Cercle des femmes fortes et fières : je résilie sur-le-champ mon inscription à votre organisation. Sur ma pierre tombale, il sera écrit : *Elle était indépendante, jusqu'à ce qu'il la fasse rougir par en dedans.*

Quelques minutes de rigolade ont passé avant que nous nous dirigions vers La Prunelle, un restaurant de cuisine française beaucoup trop populaire pour nous offrir une table un vendredi soir sans réservation. Puisque j'avais accepté une nouvelle cliente en mal de fringues à la dernière minute, plus tôt en journée, ce petit détail m'était sorti de la tête. Nous avons donc pris place au bar, de façon à nous effleurer les genoux involontairement toutes les quinze minutes pendant que nous discutons. J'avais enfin l'occasion de découvrir l'homme derrière les textos : attaché de presse de la ministre des Relations internationales, il frôlait aisément les soixante-dix heures de travail par semaine, tout en trouvant le moyen d'avoir une

vie sociale. À force de l'interroger sur sa profession, sa relation pratiquement inexistante avec sa sœur (une jeune fille de vingt-cinq ans, mariée à un militaire basé à Kingston et maman de trois enfants), sa passion dévorante pour le tennis (en plus de jouer à longueur d'année et d'investir des sommes considérables pour avoir un prof particulier, il adorait regarder de vieilles parties entre Federer et Nadal sur YouTube) et ses échanges étudiants à l'étranger (qui l'avaient convaincu de trouver un boulot en lien avec le reste du monde, sans toutefois le rendre polyglotte comme il en rêvait, son espagnol dépassant tout juste le stade de *una cerveza por favor*), j'ai remercié la vie de m'avoir poussée sur Tinder. Brillant, passionné, éloquent, terre à terre, carriériste et bourré d'humanité, il n'avait rien d'un trentenaire désabusé comme il s'en fait de plus en plus.

Si je n'avais pas exigé une discussion interne de toute urgence pour me calmer le pompon, il aurait persuadé les chrysalides qui enveloppaient mes poumons de se transformer en de magnifiques monarques.

Par-dessus le marché, il possédait un regard tendre, une cicatrice sur la lèvre supérieure qui le faisait ressembler à Dermot Mulroney, des mains larges comme des souches de séquoias britannico-colombiens (à ne pas confondre avec les séquoias de l'État de Washington, bien moins affriolants),

une voix de baryton, des épaules juste assez carrées et un mètre quatre-vingt-trois de corps qui lui donnaient fière allure. J'avais devant moi un spécimen digne de mon attention la plus totale. En fait, j'étais à ce point médusée par son charme que je n'arrivais pas à lire son non-verbal adéquatement. Que signifiaient donc ces lèvres pincées vers la droite, ce front légèrement plissé et ces yeux inquiets?

— J'ai une question bizarre à te poser, formula-t-il en prenant une voix feutrée. Tu vas sûrement me dire que je suis *too much* ou que j'analyse trop... mais est-ce que ça se pourrait que tu m'aimes bien, sans nécessairement vouloir quelque chose de plus avec moi?

Avec mon regard éberlué, ma bouche entrouverte et mon souffle coupé, mon non-verbal me semblait franchement plus facile à comprendre. Je tombais des nues.

— Je... je sais pas... non, je veux dire... je sais... mais pourquoi tu dis ça?

— Dans nos messages textes, tu m'as dit que tu avais le réflexe de poser mille questions à quelqu'un quand tu veux éviter qu'il s'intéresse à toi et que tu aies à t'ouvrir...

Moi pis ma grande gueule.

— T'es donc ben *cute* de te souvenir de ça! Je suis désolée de t'avoir bombardé de questions et que tu penses que je n'ai pas envie que tu me

connaisses. J'aurais dû préciser que je parle beaucoup pour me calmer lorsqu'un gars me plaît vraiment.

L'air aussi soulagé que l'aurait été Atlas en se débarrassant du poids du monde, Nicolas a franchi l'espace qui nous séparait pour me donner la plus belle des réponses. J'ai tout de suite senti que nous avions un véritable potentiel relationnel. Nos bouches s'étaient trouvées sans hésiter, comme si elles s'étaient connues dans une autre vie, comme si elles avaient été façonnées pour se rencontrer, comme si – cette idée est aussi incongrue que vaniteuse – je m'embrassais moi-même, avec la barbe et la virilité en extras ! La portion rugueuse de son visage a d'ailleurs laissé quelques rougeurs autour de mes lèvres, lorsque nous marchions dans le quartier Rosemont. Entre les nombreuses questions qu'il me lançait, maintenant que j'avais fait cesser l'avalanche de points d'interrogation dans mes phrases, il confirmait que nous avions obtenu notre postdoctorat en baiser français à la même école.

Sur le pas de ma porte, il a prétexté devoir rentrer à Québec pour dormir, en raison d'un brunch à préparer pour dix personnes le lendemain midi.

J'ai mis au moins trois heures à calmer les scénarios qui tapissaient mon esprit. Je n'étais pas encore au point d'imaginer le nom de nos futurs enfants, mais j'avais suffisamment hâte à notre

deuxième rencontre pour éclater de rire toute seule dans mon lit.



Tout au long du trajet d'autocar vers Québec, j'ai tenté de me distraire en regardant des épisodes de *Breaking Bad*, évitant ainsi toute similitude avec ce qui était sur le point de m'arriver. Au terminus, un sourire niais a fait disparaître la ridicule qui s'incrustait dans mon front depuis une semaine à force de projeter ce que nous pourrions devenir et de me juger d'agir de la sorte. Je me concentrais désormais sur la joie de voir Nicolas qui m'attendait dans un coin, et l'élan naturel qui l'a poussé à m'embrasser, sans hésiter, sans me demander la permission, sans se dire que ce geste en public signifiait qu'il brûlait des étapes. Complices, nous nous sommes dirigés vers son condo dans le Petit Champlain, haut lieu touristique qui s'avérait magique les soirs de semaine puisque déserté par les visiteurs. Mon émerveillement m'a cependant vite quittée lorsque sa porte d'entrée s'est refermée. Bien entendu, j'aurais pu m'extasier devant le bon goût de la décoration, le look épuré mélangeant des meubles modernes aux murs de pierres et aux volets de bois, mais toutes les cellules de mon corps se sont mises à trembler quand j'ai aperçu les deux boules de poil qui dormaient sur le canapé orangé.

— Je ne t'avais pas dit que j'avais des chats? demanda-t-il en voyant mon air.

— Oui... mais j'avais complètement oublié! Sinon je ne serais pas venue ici sans mon scaphandrier, répondis-je, pince-sans-rire.

Ses yeux sont devenus tout ronds.

— Dis-moi pas que t'es allergique?

Sa question a ravivé une foule de souvenirs. Les anniversaires de mon amie d'enfance Julie-Rose, réputés pour leur nature faste et grandiose, où je ne pouvais me rendre en raison des cinq animaux que possédait sa famille. La fois où mes parents avaient dû me sortir de la maison d'une copine de ma mère, parce que j'avais du mal à respirer après avoir passé deux heures à jouer avec le chat, à quatre pattes sur le tapis où se roulait le chat, en ayant la bonne idée de frotter mes yeux avec mes doigts pleins de résidus de chat. Sans oublier toutes les occasions où mon frère courait vers le *pet shop* du centre commercial afin de vivre à distance son amour pour la race animale, amour qui avait été mis à mort le jour où mon père lui avait expliqué que nous ne pourrions jamais avoir de chat, de chien, de hamster, de lapin, de gerboise, ni même d'oiseau à la maison, puisque j'étais allergique à tout!

— Un peu beaucoup, malheureusement, chuchotai-je à regret.

Étant donné que la soirée était bien avancée et que les secteurs les moins allergènes de la maison

me semblaient la cuisine et la salle à manger, toutes deux dénuées de tissus absorbant les particules félines, j'ai suggéré que nous préparions le souper. N'ayant jamais été douée pour cuisiner, j'ai subtilement orienté notre choix de repas vers une recette qui l'emballait, mais dont j'ignorais tout, pour qu'il propose de prendre les commandes.

Manipulation 101.

Confortablement assise sur une chaise de cuir, je sirotais ma deuxième coupe de vin en écoutant nos rires se faire écho. Puis, à la seconde où son magret de canard a rencontré les contours de mon palais, toute forme de logique a quitté ma personne : une part de mon esprit s'est imaginé vivre à ses côtés, afin d'être nourrie et traitée comme une reine jour après jour, quitte à déménager à Québec, à rebâtir ma clientèle et à mélanger mes meubles aux siens. Évidemment, mon degré d'alcoolémie et l'orgasme gustatif auquel j'avais droit depuis une heure influençaient quelque peu mes perceptions. Dans les faits, je n'étais pas le genre de femme qui envisagerait de recommencer sa vie dans une nouvelle ville uniquement par amour. Et loin de moi l'idée de me croire dans une relation, même naissante, alors que je voyais Nicolas pour la deuxième fois.

N'empêche, tout ce que je connaissais de lui m'inspirait confiance. Un peu comme si la vie me soufflait à l'oreille : « Il ne te fera pas de mal. T'inquiète pas, tu es en sécurité. »

Ironiquement, les plaques rouges qui se sont installées sur mon cou, mes avant-bras et mon ventre lorsque nous avons transféré notre soirée sur le canapé n'étaient pas spécialement des preuves d'un environnement peu hostile. Mais comme les chats ont un sixième sens pour reconnaître les personnes allergiques et qu'ils se faisaient un devoir de rôder autour de nous, mon hôte a littéralement été forcé de s'approcher de moi pour les éloigner, ouvrant ainsi la porte à une séance de *necking* intense, qui s'est transportée dans la chambre à coucher de monsieur. N'eussent été les efforts que je fournissais pour bien respirer en raison de la congestion causée par mes allergies, j'aurais probablement donné une note parfaite à notre baise, en tenant pour acquis qu'une première partie de jambes en l'air plafonne pratiquement toujours à six sur dix, vu la connaissance relative que nous avons du corps de l'autre.

Peu importe, notre peau à peau a fait tomber quelques barrières de retenue. Non satisfaits des discussions amusantes et sérieuses sur ce que nous aimions, pensions et étions en surface, nous avons creusé un peu plus loin dans nos jardins secrets. J'ai entre autres appris que Nicolas était célibataire depuis six ans et qu'il lui avait fallu beaucoup de temps pour se remettre de sa dernière relation avec une femme qui avait profité de lui financièrement, mentalement et émotivement pendant des années.

J'étais stupéfaite de découvrir que l'homme solide que j'avais devant moi s'était laissé traiter de la sorte aussi longtemps, mais j'ai vite compris que la force affichée aujourd'hui découlait probablement des leçons tirées de ce triste épisode. Par la suite, j'ai pris une note mentale, surlignée au marqueur rose flash, pour me rappeler que j'étais la première femme avec qui il passait la nuit après avoir fait des galipettes, depuis son ex. Loin d'ajouter une pression indue sur la suite de notre histoire, l'idée de le sortir de sa torpeur de célibataire me remplissait d'allégresse.

Vers 1 heure, j'ai réussi un exploit que j'avais toujours pensé inatteignable : je me suis endormie en cuillère, sans avoir le sentiment d'étouffer.

Réflexes de vieille fille : 0 ; espoir relationnel : 1.

Trois heures plus tard, ma nouvelle amie la sérénité s'est éclipsée au profit d'un réveil brutal, d'une impression d'étouffer, d'un manque d'oxygène et des yeux qui piquent au point de vouloir les gratter à coups de râteau et y mettre le feu, avec la conviction que la sensation serait plus agréable que ce qui était en train de m'arriver. Le pire. Mais si prévisible. La crise d'allergie !

— Nicolas ! dis-je en secouant ses épaules, entre deux spasmes respiratoires.

— Oh, mon Dieu !

Non seulement je goûtais à la version extrême de tous les symptômes d'allergie que j'avais

rencontrés dans ma vie, mais j'en découvrais également de nouveaux : mes lèvres avaient enflé et mon estomac semblait vouloir accoucher d'un bébé extraterrestre. Toutes les parties de mon corps avaient complété pour me faire comprendre à quel point j'avais été idiot de dormir dans un lit probablement plein de poils de chat. La belle adrénaline qui s'était propagée dans mon organisme pendant nos ébats m'avait permis de gérer la présence de ses colocataires avec un minimum de classe, mais voilà que la totalité de mon potentiel de séduction venait de s'évanouir.

— 9-1-1, prononçai-je en réalisant que Nicolas ne savait pas du tout quoi faire.

Au moment où le répartiteur du service d'urgence lui a répondu, mon hôte n'a malheureusement pas repris le contrôle de ses esprits comme je l'aurais souhaité. Au contraire ! Il a atteint un nouveau degré de panique après m'avoir demandé si j'avais un EpiPen et avoir lu la réponse dans mes yeux horrifiés. Jamais mes réactions aux poils, à la salive et aux objets imprégnés de nos amis-les-animaux n'avaient été à ce point disproportionnées. Si je faisais abstraction des mésaventures de mon enfance, j'arrivais généralement à contrer les ennuis en alternant les Claritin, les Aerius et les Benadryl, afin de ne pas développer une tolérance à mon kit de survie. Toutefois, je ne pouvais absolument pas faire abstraction des

souvenirs de ma jeunesse, puisque j'avais été aussi naïve qu'à l'époque. En plus de m'amuser pendant au moins une heure dans le lit d'un homme visiblement plus talentueux pour cuisiner que pour prévenir les allergies de sa future amante en désinfectant tous les recoins de son appartement à la brosse à dents, j'avais tenté d'y rester pour la nuit comme si de rien n'était. Comme si ses chats ne passaient pas leurs journées à tester le confort du canapé et du matelas, sans jamais statuer du vainqueur. Comme si ces deux choses poilues n'installaient pas fréquemment leurs quartiers généraux sur la taie d'oreiller où j'avais innocemment posé la tête, en me laissant berner par les hormones hyperactives de ma première relation sexuelle avec leur propriétaire. Comme si je n'allais pas plus tard me réveiller en sursaut, le corps en sueur, la fierté anéantie, désormais bien plus préoccupée par le temps qu'allaient mettre les ambulanciers pour se rendre dans le secteur magique, mais ô combien peu fréquenté, du Petit Champlain.

— T'inquiète pas, ils font le plus vite qu'ils peuvent, lança Nicolas avec un manque de conviction qui n'avait rien de rassurant.

Ayant quitté la chambre des tortures félines à l'instant où j'avais compris ce qui m'arrivait, je tentais de gérer les signaux de détresse que mon corps envoyait à mon cerveau, jusqu'à l'apparition de mes sauveteurs. Assise à la table, j'ai demandé

à Nicolas de me donner un peu d'espace. J'ai posé ma main sur mon ventre pour que ma respiration coincée au niveau thoracique retrouve ses aises dans la zone abdominale. Au bout de trois ou quatre minutes, la tension avait diminué légèrement et les symptômes semblaient plafonner, à défaut de se résorber. Je profitais de la mince ouverture dans ma gorge pour goûter à l'air qui m'entourait et j'évitais de regarder mes lèvres et ma peau, dont l'état aurait suffi à effrayer quiconque se laissait gagner par la peur et l'inattendu.

Une fraction de seconde plus tard, j'ai vu la lumière du gyrophare se refléter sur les murs de l'entrée. Une ambulancière a franchi la porte et s'est précipitée vers moi. En moins de temps qu'il n'en fallait pour prononcer mon nom, elle a planté une aiguille dans ma cuisse gauche, libérant ainsi une dose d'adrénaline. Telle une décharge électrique réveillant chaque millimètre de ma personne, le liquide m'a ramenée dans le monde des vivants. Peu après, j'ai vu son partenaire approcher avec une civière, sous le regard désabusé des chats de Nicolas.

Au moment de franchir la porte d'entrée couchée dans un lit roulant, j'imaginai mes meilleures amies clamer haut et fort qu'elles ne pourraient jamais vivre des anecdotes de premières rencontres plus intenses et improbables que celle-ci. Triste réalité.

Cinq minutes après mon arrivée à l'hôpital, j'ai été rejointe par Nicolas. Même si je me sentais presque tirée d'affaire, j'étais soulagée de voir un visage connu dans cette ville où je n'avais personne à appeler. Bien plus calme que dans la dernière demi-heure, il s'est assis à mes côtés, en me tenant par la main et en me demandant toutes les dix minutes s'il pouvait faire quoi que ce soit. Quand le docteur s'est penché sur mon cas, il m'a expliqué que je devrais demeurer en observation jusqu'à midi pour s'assurer que mes réactions les plus agressives allaient se résorber. Avant que j'aie eu le temps de dire un mot, mon homme m'a avisée qu'il resterait avec moi tant et aussi longtemps que je ne recevrais pas mon congé et qu'il me reconduirait lui-même à Montréal.

Pendant un instant, j'ai oublié les plaques, l'hyperventilation, les lèvres décuplées et la peur de mourir étouffée, me contentant de goûter pleinement à l'impression qui m'habitait : et si je l'avais trouvé ?



— C'est rassurant de te voir aussi gourmande, dit Nicolas avec un sourire en coin.

En d'autres circonstances, j'aurais probablement perçu son commentaire comme un sous-entendu à peine voilé sur mon appétit

disproportionné, les cinq kilos que je devrais perdre et les plis de robe que je rêvais de faire disparaître, mais j'étais bien trop soulagée par mon retour à la survivance pour m'en inquiéter. En fin de matinée, lorsque le médecin de garde a confirmé que le traitement des dernières heures s'était révélé efficace (lire ici : la taille de mes lèvres était de nouveau dans la catégorie des choses qu'on voulait embrasser comme s'il n'y avait pas de lendemain), mon propriétaire de chats préféré m'a proposé un détour au restaurant. Puisqu'il était hors de question que je remette les pieds dans son appartement infesté de particules au potentiel mortel (comprendre ici : je n'exagère pas tant que ça...) et que mon allure posthospitalière ne permettait pas une incursion dans un joli restaurant, nous avons continué de nous faire les yeux doux, légèrement cernés, dans une pataterie. Les premières bouchées de crêpes dégoulinantes de faux sirop d'érable m'ont réconciliée avec la vie, alors que le café, malgré sa qualité douteuse, m'a aidée à contrer les effets d'une nuit blanche et d'un système nerveux qui rêvait d'un relâchement salvateur, après avoir passé quelques heures en état d'hypervigilance et de protection.

— Je pense que je vais prendre l'autobus pour rentrer, dis-je en espérant ne pas blesser son orgueil de mâle chevalier.

Nicolas s'est braqué instinctivement, ne pouvant concevoir pareille idée.

— Pas dans ton état, voyons! Je suis responsable de ce qui t'est arrivé. C'est la moindre des choses que je t'offre le plus de confort possible pour que tu rentres chez toi.

Gentleman jusqu'au bout, cet homme.

— T'es vraiment *sweet* de m'offrir ton carrosse et tes services de prince charmant jusqu'à la maison, mais j'ai juste besoin de me la jouer Belle au bois dormant présentement. La nuit m'a épuisée. Au moment où on se parle, je rêve de dormir pendant trois heures, en bavant sur l'épaule de mon voisin.

Malgré le charme incontestable de mon argumentaire, il m'a fallu cinq autres minutes pour que Nicolas accepte de me laisser rentrer en autocar, non sans avoir pris la peine d'attendre avec moi au terminus jusqu'au dernier instant, au cas où je changerais d'idée.



Trente secondes après avoir posé mes fesses sur un siège et ma tête contre la fenêtre, mes yeux ont succombé aux tactiques déloyales de Morphée, qui rappelait à mon corps à quel point il s'était ennuyé de moi la nuit dernière. Malheureusement pour ma relation avec le meilleur ami du Bonhomme Sept Heures, j'ai fait preuve d'infidélité quand l'énorme véhicule a fait un arrêt brusque

aux environs de Val-Alain. Plus nous avançons sur l'autoroute, plus je réalisais que les paysages non bucoliques du secteur m'apportaient un étonnant sentiment de paix intérieure. Comme si l'environnement morne qui défilait sous mes yeux offrait un contraste bienfaiteur avec les excès des dernières heures. Je n'arrivais toujours pas à croire que j'avais vécu la crise d'allergies la plus sévère de ma jeune existence lors d'un rendez-vous galant. Si j'accordais un tant soit peu trop d'importance aux signes que la vie m'envoyait, j'aurais probablement pensé que tout cela signifiait quelque chose comme : « T'aurais jamais dû passer la nuit avec Nicolas après votre deuxième *date*, c'était beaucoup trop tôt, ça ne se fait pas et t'es rien qu'une charrue qui mérite ce qui lui arrive ! » Heureusement pour ma santé mentale et mon estime personnelle, je ne permettais pas aux symboles du quotidien d'influencer mes actions. Et je faisais un doigt d'honneur aux diktats de la drague, dignes reliques du passé judéo-chrétien de notre société, qui insufflaient des relents de culpabilité dans l'esprit de tous ceux qui écoutaient leurs envies.

Pas un seul instant je n'ai cru qu'en couchant avec Nicolas au terme de notre second rendez-vous, je signalais l'arrêt de mort de notre futur amoureux. Quelque chose au fond de moi m'encourageait à me laisser aller, sans craindre qu'il se désintéresse de moi après m'avoir ouvert les

cuisses. Je valais mieux que ça et j'étais persuadée qu'il le savait. L'homme que je découvrais depuis peu me laissait présager une quantité exponentielle de jolies choses. Non que j'aie déjà oublié les ravages que pouvait causer ma tendance à projeter ce que pourrions être, au lieu de nous permettre de le devenir peu à peu, mais la confiance qu'il m'inspirait me donnait le droit de rêver.

La situation n'était visiblement pas parfaite. Nous vivions dans deux villes différentes. Son travail en politique était si exigeant que son temps libre ressemblait à une denrée rare. Il possédait deux armes de destruction massive. Et il fumait dès qu'il vivait un moment stressant (lire ici : à peu près toutes les journées au ministère des Relations internationales et les nuits où une gentille Montréalaise passait proche de mourir dans son lit). Pourtant, aucun de ces éléments ne me convainquait de faire marche arrière. Pendant des années, je les avais perçus comme des raisons justifiant la fin d'une relation sans remords, mais je réalisais peu à peu que la vie ne pouvait se résumer à des décisions aussi peu nuancées.

Nicolas ne faisait pas partie des fumeurs qui devaient quitter leur activité à intervalles réguliers pour combler un manque. Sa consommation de tabac se limitait à quatre ou cinq cigarettes par jour et il avait acquis de nombreux trucs pour éviter de sentir, de goûter ou de transpirer la

nicotine. Il me semblait suffisamment attentionné pour que je ne lui en tienne pas rigueur. Je n'avais pas non plus envie de lui reprocher le dévouement dont il faisait preuve au boulot : j'aimais l'idée de fréquenter un homme ambitieux et passionné, qui arrivait à m'écrire quelques messages par jour et qui avait trouvé le moyen de se libérer pour me visiter à Montréal quelques jours après nos premiers contacts cybernétiques. Mon bel attaché de presse ne ressemblait en rien au *workaholic* cliché avec qui il fallait prendre un rendez-vous pour partager un café ou un baiser. Quant à la distance qui séparait nos deux maisons, j'essayais pour l'instant d'imaginer la situation avec le plus de sérénité possible. Comme j'avais réussi à me faire un nom au cours des trois dernières années, je n'avais plus besoin d'investir de cinquante à soixante heures par semaine pour établir ma crédibilité. Je vivais plus que décemment. Je profitais d'un horaire souple. Et j'en étais la maîtresse. Je pouvais donc très bien l'ajuster en fonction des rencontres que nous prévoyions, en tâchant de voir chaque instant en sa compagnie comme une bulle de qualité, plutôt qu'un amas de quantité qui pouvait devenir lourd et redondant.

Mon seul véritable souci concernait les deux créatures démoniaques qui laissaient des reliques partout dans son appartement et sur le linge qu'il traînerait jusque chez moi. Chaque fois que je

repensais au petit drame qui s'était produit la nuit dernière, une question revenait dans mon esprit : est-ce que je peux réellement me priver d'une histoire d'amour en devenant parce que le gars a des chats ? Cette idée me semblait aussi saugrenue que douloureuse. Je n'avais nullement l'intention de faire partie de ces femmes et de ces hommes qui levaient le nez sur des relations au potentiel magnifique pour des raisons banales, qui se désengageaient à la première contrariété et qui osaient jeter des mois de complicité et d'intimité parce que leur situation n'était pas synonyme de perfection.

Quin, mais en même temps...

Quelle solution s'offrait à moi pour ne pas frôler l'asphyxie chaque fois que j'irais chez lui ? Comment ne pas succomber à mes allergies, lorsque mon visage croiserait des débris félines sur ses chandails ou dans sa chevelure, malgré tous les efforts qu'il fournirait pour m'éviter de nouveaux malheurs ? Devrais-je passer chaque heure en sa présence sous l'effet d'antiallergiques qui, malgré leur supposé caractère non somnolent, me vidaient de mon énergie, de ma libido, de ma joie de vivre et de tout ce qui fait de moi un être fréquentable ?

La solution était peut-être plus simple que je l'imaginai.

De toute évidence, je ne deviendrais jamais cette femme qui demande à son amoureux de

changer pour elle, en le suppliant pour qu'il donne ses chats et qu'il prouve la force de son engagement. Par contre, je pourrais facilement oublier de refermer la porte-fenêtre et encourager les petites bêtes à ne jamais retrouver leur chemin. Ou chercher le meilleur poison pour agrémenter leur prochaine ration de nourriture. Ou trouver un tueur à gages prêt à me débarrasser d'eux. Ou utiliser moi-même l'un des coussins du canapé pour...

La vibration de mon cellulaire a interrompu le flot de mes plans machiavéliques. Le numéro de Nicolas apparaissait sur mon afficheur, alors que l'autocar approchait de Longueuil. Je lui ai vite répondu.

— Salut, beau garçon!

— Bonjour, mademoiselle! Je voulais m'assurer que tout allait bien.

— T'es fin. J'ai dormi un peu, puis j'ai rêvassé pendant le reste du trajet.

— Penses-tu vouloir revenir chez moi un jour, malgré ce qui s'est produit?

— Aucun doute là-dessus, répondis-je, attendrie. Ça se peut que la pâtée de tes chats goûte un peu la mort, mais faudra pas t'en faire. Ce sera ma petite vengeance.

— Comment ça?

— Je me suis amusée à trouver comment punir tes chats, dis-je en rigolant. J'en suis venue à la conclusion que l'arsenic était probablement le

meilleur moyen de retourner chez vous sans perdre la face de nouveau.

— Tu veux les tuer ? lança-t-il brusquement.

— Mais non, Nicolas, je fais des blagues... J'ai pensé à ça seulement pour passer le temps.

— Ark ! Moi, le cave, je te proposais de faire cinq heures de route pour te conduire à la maison et rentrer chez moi. Pis toi, tout ce que tu fais, c'est imaginer une façon de te débarrasser de mes chats.

Sa réaction était beaucoup trop forte pour être vraisemblable.

— Attends deux secondes... Es-tu réellement en colère après moi ? Je déconne depuis tantôt !

— Oui, oui, j'ai compris ça, t'inquiète pas ! rétorqua-t-il avec de la hargne dans la voix. J'aurais juste jamais cru que t'étais le genre à faire de l'humour sur la mort de petits êtres sans défense.

— Je ne...

Il a repris la parole aussitôt.

— Pas besoin d'en dire plus. Vraiment. Je me suis toujours dit que jamais je ne laisserais entrer dans ma vie quelqu'un qui n'aime pas les animaux...

Sa phrase me rappelait vaguement quelque chose.

— Je ne les déteste pas ! J'ai juste frôlé la mort cette nuit à cause de tes hosties de chats, et ça m'a fait du bien de m'imaginer avoir un peu de contrôle sur ma prochaine visite.

— Pff! Y en aura pas, de prochaine visite. Ni d'appel. Ni de texto. Je veux rien savoir d'une folle comme toi dans ma vie! *Ciao!*

WHAT THE FUCK?

Je ne pouvais pas croire ce qui venait de se produire. Je devais être la cible d'un nouvel épisode de *Surprise sur prise*. C'était la seule explication plausible.

Quinze minutes ont passé et j'étais toujours sans nouvelles. Nicolas n'a jamais rappelé pour me dire qu'il était doté d'un talent de comédien admirable et d'un sens de l'humour douteux. Il avait tout simplement disjoncté et jeté aux poubelles tous les scénarios que j'avais écrits pour nous.

Je ne pouvais donc faire autrement que de réagir en lui répondant par la bouche de mes canons. Je retournerais à Québec pendant un voyage à l'étranger de la ministre des Relations internationales et de son équipe, je me souviendrais du code pour désactiver le système d'alarme de Nicolas, j'enfermerais ses chats dans le congélateur, je changerais d'identité et je déménagerais dans un pays du bout du monde. Quelque chose comme la Chine ou le Vietnam, où les chats servent de plats de résistance.



SAMUEL LAROCHELLE

Né en Abitibi-Témiscamingue et ayant élu domicile à Montréal il y a une décennie, Samuel Larochelle vit de sa plume depuis déjà plusieurs années. Journaliste indépendant pour une quinzaine de publications (dont *La Presse*, *L'Actualité*, *Huffington Post Québec*, *Châtelaine*, *Fugues*, *Nightlife.ca*, *Les Débrouillards*), il écrit régulièrement sur la culture, les affaires, les sports, la santé, la mode, la politique et les questions de société. Il a publié deux romans aux Éditions Druide, *À cause des garçons* (2013), et la suite, *Parce que tout me ramène à toi* (2015). Avec sa participation au recueil de nouvelles *Entre chiens et chats*, il collabore pour la toute première fois avec les éditions Libre Expression. Il vient tout juste de commencer l'écriture d'un troisième roman.

Photo : Groupe Librex

La vie offre toutes sortes d'inspirations :
la nature, le sexe, l'amour, la beauté,
la bouffe, tiens, même la laideur... Mais
pour ceux qui, comme les six auteurs
québécois réunis le temps de ce recueil,
sont fous des chiens ou des chats, leur
compagnon à quatre pattes se révèle une
source intarissable de joie, d'anecdotes
savoureuses et d'idées de fiction.

Comme chiens et chats propose des
nouvelles drolatiques ou dramatiques,
ludiques ou très noires, nostalgiques de
temps révolus ou résolument tournées
vers l'avenir. Des récits aux antipodes
les uns des autres, avec, comme point de
départ, la passion du chien ou du chat.

